

Histoires de migrants dans la montagne

Philippe HANUS *

Une vision essentialiste et esthétisante du monde rural a longtemps scotomisé le phénomène de l'immigration à la campagne. Le Vercors notamment, malgré ses falaises réputées infranchissables, est depuis longtemps une "forteresse ouverte", accueillant bûcherons et charbonniers de Bergame. Depuis les années 60, leur ont succédé saisonniers calabrais, portugais et marocains, et plus récemment polonais.

** Historien, CPIE Vercors (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement)*

A la ville cosmopolite, carrefour des échanges migratoires et lieu des synthèses culturelles, une certaine lecture « rousseauiste » du réel oppose la montagne, envisagée comme un espace conservatoire, réservoir d'identités stables et ultime refuge de l'authenticité. Dans un registre quelque peu différent, cette opposition qualitative ville/campagne est exacerbée depuis une bonne vingtaine d'années par la « crise de la ville ».

La ville en mouvement *versus* l'ordre éternel des alpages

L'accent étant mis de nos jours sur les pathologies urbaines, on assiste dans l'Hexagone à une forme de renaissance du désir pour la campagne chez certaines catégories de population. Dans l'actuel recours à la ruralité il arrive néanmoins que l'exaltation de l'« authentique paysan » (l'homme d'un pays) se renverse dans la stigmatisation de son archaïsme. Qu'il soit loué comme symbole de l'Eden alpin plongé dans l'éternel présent de la tradition, ou dénigré parce que conservateur, avare et méfiant, le paysan est en définitive toujours enfermé dans la solitude de l'homme premier. Il est cet autochtone - littéralement né de la terre¹ - au sang pur. Au fondement de notre implication dans le forum Traces, il y avait donc, avant toute chose, la

volonté de s'inscrire en faux contre cette vision essentialiste et esthétisante du monde rural, au fondement de la mythologie du terroir. De nos jours subsiste en effet le mythe d'une population rurale pré-industrielle attachée à la glèbe. Or l'historiographie contemporaine des migrations met en évidence la diversité et l'importance des formes de mobilités, bien avant les grands mouvements d'urbanisation, dans l'Europe d'Ancien Régime². Les chercheurs étudient notamment les déplacements d'éleveurs pluri-actifs, artisans, voituriers et négociants : on se rend du hameau au chef-lieu, le temps d'une foire ou d'un mariage ; on quitte ponctuellement son domicile pour participer à une fenaison, une vendange ou un pèlerinage et parfois son village de manière définitive pour de nouveaux horizons. Les différents acteurs de la scène villageoise entretiennent en effet des relations indispensables avec l'extérieur, même si elles n'entraînent pas tout le monde à la même vitesse ni selon les mêmes échelles. Ces phénomènes de mobilité qui vont s'intensifiant dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, en changeant parfois d'échelle géographique, accompagnent une importante circulation de biens et d'idées dans un monde rural plus dynamique qu'on ne l'imagine. Ainsi que le constate Ronald Hubscher³, en dépit de l'ancienneté de la présence d'une main d'œuvre étrangère occupée aux travaux des bois et des champs, l'attention a été peu portée sur ce phénomène de l'immigration à la campagne. Une des raisons majeures du peu d'intérêt qui lui est manifesté réside probablement dans son invisibilité : des travailleurs saisonniers, disséminés dans les fermes isolées ou dans la forêt, à l'inverse des ouvriers concentrés en un même lieu aisément repérable : l'usine. En somme, cette population discrète ne fait pas d'histoires, donc elle ne fait pas Histoire !

Si dans la mémoire officielle les nomades de la forêt⁴ n'ont laissé que des traces furtives,

c'est qu'ils appartiennent aux « cultures silencieuses ». Ce sont donc en général les hommes de lettre qui se font porte-parole de ces « gens de peu », considérés, non sans une certaine condescendance, comme un miroir de l'altérité⁵. Il faut dire que leur existence pittoresque aux confins du village, satisfait le goût des notables-voyageurs pour l'exotisme de proximité, comme en témoigne cette description d'un chantier des papeteries de France à Saint-Agnan (Drôme) vers 1900 : « *Les adjudicataires appelèrent des bûcherons à leur aide, et plus de deux cents Italiens vinrent s'établir en forêt. C'est un spectacle curieux que de voir cette population campée au milieu des bois, terrée dans des gourbis, abritée sous des huttes à la Robinson formées de tronc d'arbres et de branches, couvertes de feuillages* »⁶.

Le Vercors forteresse ouverte

Les pays de montagne ne sont plus aujourd'hui considérés par les historiens comme un simple « réservoir d'hommes » pour la plaine et les foyers urbains, mais bien comme un espace inventif, avec des massifs interconnectés, dont les habitants mutualisent les compétences. Il ne s'agit évidemment pas de nier le pouvoir d'attraction des villes sur les populations rurales, proches ou lointaines, mais de réfléchir autrement qu'en terme de rapport centre/périphérie. Loin en effet d'être seulement des « zones de répulsion », les montagnes attirent les migrants, qui viennent parfois d'autres montagnes.⁷ Prenant appui sur ces recherches, il nous importe de montrer en quoi le Vercors, malgré ses falaises réputées infranchissables, est, depuis la nuit des temps, une forteresse ouverte⁸. La présence dans ce massif d'un antique réseau de drailles et chemins⁹, la proximité de cours d'eau navigables comme l'Isère et la Drôme, favorisent les échanges bien avant l'ouverture des routes au milieu du XIX^e siècle, qui ne font

que les accélérer. On note dans les archives le passage ou l'installation dans la région de tel individu, famille ou groupe de travailleurs : colporteur de l'Oisans, berger transhumant de la Crau, fromager de la Gruyère, tourneur sur bois jurassien et même, un curé piémontais à la Chapelle-en-Vercors ! Le canton d'Alleverd, dans le massif de Belledonne, voit partir une importante population de travailleurs de la forêt et du fer à destination de la manufacture royale de canon de Saint-Gervais, installée aux pieds du Vercors. Les artisans du Pont-en-Royans, acquis aux idées de la Réforme, vont à Genève, Lausanne ou Schaffhausen, où ils tissent des réseaux d'affaires. Des marchands des Montagnes de Sassenage contrôlent également le commerce des produits de la forêt, qu'ils exportent abondamment par voie fluviale jusqu'aux arsenaux de Toulon. Quelques négociants originaires du Villard-de-Lans sont même installés à demeure dans la région de Beaucaire dès la fin du XVI^{ème} siècle. Ces exemples, pris au hasard des sources consultées, illustrent l'intensité des échanges dans la région antérieurement au XX^e siècle. A ceci il conviendrait d'ajouter les effets de la mobilité contrainte, liée au service militaire et celle, plus rare, des élèves placés en pension en ville.

Les bûcherons et charbonniers de Bergame en route pour le Dauphiné

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, l'échelle de ces mouvements migratoires évolue, de la proche région, à l'ensemble de l'espace alpin. La crise économique qui secoue l'Europe à partir des années 1870, porte un coup mortel au système de la pluriactivité rurale¹⁰. Cette conjoncture accentue les mouvements de population liés au début de la deuxième révolution industrielle, avec en corollaire la chute des prix du bois. L'émigration massive des jeunes montagnards -désormais « planards »- vers les terroirs de la vallée

de l'Isère ou les faubourgs industriels de Grenoble est vécue comme l'exode des forces vives. Si la mobilité locale ou régionale vise en effet le maintien sur place, l'émigration vers la ville ou d'autres espaces agricoles plus attirants, implique souvent le déracinement. L'évolution des modes d'exploitation de la ressource en bois, liée à l'ouverture des routes dans les Préalpes, puis à l'essor de la papeterie dauphinoise, conjuguée aux mutations du marché du travail hexagonal, contraignent les responsables des domaines sylvo-pastoraux à rechercher une main d'œuvre de substitution à l'étranger. Ils organisent dès lors le déplacement massif de jeunes spécialistes des métiers de la forêt, issus des vallées du Brembo et du Serio dans les Alpes bergamasques et de leurs villages très peuplés. Dans la mesure où, à cette époque, la séparation entre migrations intérieures et migrations internationales n'est pas encore très bien établie, on les imagine franchissant, sans réelle difficulté administrative, les cols de la Maurienne et du Briançonnais à la fonte des neiges.

L'émigration italienne est d'abord saisonnière, de Pâques à la Toussaint, assortie d'un retour au pays natal, et se transforme parfois en un projet d'installation définitive en France pour certains de ces ouvriers. Leur société, au départ essentiellement masculine, est bientôt enrichie de la présence des épouses et de leurs enfants, venus les rejoindre en forêt dès la deuxième ou la troisième saison. A partir de ce moment là, ce sont donc tous les membres de la famille qui contribuent à construire la baraque, cuisiner, chercher de l'eau, couper et transporter les pièces de bois, édifier la charbonnière puis maîtriser sa carbonisation.

Le passage de la frontière

A la fin du XIX^e siècle, on assiste à une intensification des mouvements migratoires

entre la France et l'Italie. L'histoire ancestrale des migrations humaines entre les massifs montagnards, via la Savoie désormais française, change de sens. Les voyageurs se déplacent désormais dans un monde découpé en territoires strictement délimités par des frontières et soumis aux lois d'un état national souverain.

Dans un contexte de tensions diplomatiques entre les puissances européennes, la maréchaussée surveille attentivement les mouvements de différents types d'individus: du saisonnier au déserteur, en passant par le colporteur, le contrebandier et le vagabond, considéré comme un « étranger¹¹ de l'intérieur ». Pour les transalpins les conditions du déplacement varient énormément selon le statut du migrant. Ceux qui ont des papiers en règle et un contrat de travail voyagent par la voie ferroviaire, avec une relative sécurité, tandis que ceux qui passent la frontière clandestinement à pied s'exposent aux plus grands dangers.

En 1927, Mussolini ferme officiellement la frontière italienne. En France, les procédures de contrôle et d'expulsion se durcissent également pour les étrangers pris en défaut de contrat de travail. Ne sont désormais plus les bienvenus, les individus susceptibles de prendre le travail des Français et d'« être une charge » pour la société. Ce n'est cependant pas le cas des bûcherons bergamasques ! En effet, malgré les difficultés rencontrées dans le recrutement, les exploitants forestiers des Alpes demeurent fidèles à la main d'œuvre lombarde dont ils savent apprécier la haute qualification dans les coupes de bois installées dans la pente, d'exploitation et de vidange difficiles, nécessitant l'installation de câbles¹².

Dans le contexte de crise européenne des années 1930, on constate une présence des

Italiens inégalée jusque là dans l'histoire hexagonale, et une vague xénophobe particulièrement intense. L'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'armée allemande n'arrange pas les rapports entre Français et Italiens.

Pendant la guerre, les ouvriers forestiers d'origine italienne présents dans le Vercors entretiennent majoritairement une posture d'assimilés. Il n'empêche que quelques uns de ces migrants sont déchirés par leur double identité : italienne et française, dans un contexte où l'individu est sommé de choisir son camp. Ceux qui s'engagent dans la Résistance, reprennent ensuite leurs activités sur un sol qui est désormais le leur. D'autres encore apportent une aide ponctuelle aux maquisards, qu'ils guident en forêt et épaulent dans les moments difficiles, notamment durant la « nomadisation » de l'été 1944. Certains migrants sont au contraire séduits par les sirènes fascistes, ce qui leur vaut bien des histoires pendant, mais surtout au lendemain de la guerre.

A la libération, les économies européennes sont désorganisées par les destructions de la guerre. La persistance d'un chômage élevé rend la reprise de l'émigration italienne vers la France inéluctable, dès le second semestre 1945. Les réseaux migratoires dans les métiers de l'agriculture et de la forêt, suivent la même logique qu'auparavant. Les « clandestins » quittent les convois à Suza ou Bardonecchia pour franchir la frontière à travers la montagne. Ils se fient à leur instinct, bénéficient des conseils de leurs prédécesseurs ou encore confient leur sort à des passeurs, parfois peu scrupuleux qui, après les avoir dépouillés du peu d'argent qui leur reste, les abandonnent à leur destin. Ce courrier de 1949, témoin de l'importance du phénomène : « *On relève une reprise de l'immigration clandestine vers la France. De fait, ces derniers temps, plusieurs*

centaines de clandestins sont tombés entre les mains des CRS. Plus particulièrement, on signale le cas de deux Napolitains, P.G. et G.C., actuellement soignés à l'hôpital de Modane pour gel des membres inférieurs, qui ont été abandonnés en pleine tourmente par un accompagnateur inconnu.¹³ » Si le voyage constitue une épreuve pour les hommes, que dire du désarroi de ces femmes qui, pour rejoindre leur conjoint, partent souvent à l'aventure avec des enfants mal vêtus ?¹⁴ Les agents de l'Etat font cependant preuve d'une certaine mansuétude à l'égard des nouveaux irréguliers transalpins. Il faut dire que la France manque de bras et que ces « voisins alpins » sont plutôt bien perçus par les autorités ! On consacre en effet l'Italien du nord comme figure de l'étranger « désirable et assimilable », par opposition au nouveau migrant du sud enclin « par essence » au « moindre effort »¹⁵. Théoriquement c'est désormais à l'ONI (Office National d'Immigration) que le recrutement officiel des travailleurs italiens est confié du côté français¹⁶. Cet organisme filtre minutieusement l'arrivée en France des travailleurs et de leurs proches. Un premier centre de recrutement est ainsi ouvert à Turin, puis transféré à Milan en décembre 1947. Chaque candidat y subit une visite médicale et un contrôle d'identité. A l'issue de ces formalités, un visa d'entrée est annexé à son passeport. On lui remet ensuite un billet de train pour la destination de Modane. De là il est aiguillé vers la ville la plus proche de sa destination finale. Malgré ce filtre, certains migrants continuent à s'introduire par leurs propres moyens en France comme s'en souvient J.L. : « On a pris le train à Bergame, puis on a franchi la frontière à Modane. Ensuite, nous sommes allés en car jusqu'à Lancey. A ce moment là on venait comme touriste, puis quand on arrivait ici, il y avait un type qui s'occupait des papiers. On nous a emmené à Grenoble, on était cinq. Ils nous ont décroché les papiers : des cartes de travail. Mais on ne



pouvait pas faire n'importe quel métier. C'étaient les cartes agricoles, pour aller travailler dans la forêt. Donc on a fait cette vie là presque dix ans. »

L'hégémonie bergamasque cesse dans les professions de la forêt vers 1965, époque où se diffuse la tronçonneuse puis les engins de débardage motorisés, qui permettent aux responsables des coupes de solliciter une main d'œuvre non spécialisée. Parmi ces travailleurs saisonniers certains rentrent au pays, tandis que d'autres vivent désormais à demeure dans la région où ils montent leurs propres affaires dans le sciage, le débardage ou le transport. A partir de ce moment là, ce sont surtout des migrants du monde méditerranéen, de la Calabre, du Portugal ou du Maroc qui leur succèdent dans les montagnes. De nos jours, il est possible d'apercevoir, à la fin du mois de septembre, en lisière de la forêt de Méaudre, la caravane qui héberge, le temps d'une saison, des ouvriers polonais.

Le voyage à Bergame

L'implication dans le forum « Traces » de différentes institutions et associations du Vercors a permis de prendre en considération l'existence concrète des personnes en migration et de l'envisager comme dimension cons-

tituante de la société locale et non comme s'il s'agissait d'éléments isolés dans ses marges. Certaines de ces « mémoires migrantes » ainsi mises à contribution ont révélé les articulations complexes qui unissent parcours individuel, projet familial ou villageois et politiques étatiques. L'attention a été centrée sur le contexte du départ, le voyage, les déplacements d'un chantier à l'autre, le travail et la vie quotidienne, les allers-retours au pays, puis l'installation dans le village d'accueil¹⁷. La difficile question de l'inscription, plus ou moins heureuse, dans la société française a également été évoquée sans fard. Les entretiens réalisés pour la circonstance ont permis en outre de relier le passé au présent et de mieux comprendre les formes d'ascension ou de reproduction sociale, de saisir certaines mutations et ruptures, à travers le vécu des témoins¹⁸.

Un éventail d'expériences -anciennes et contemporaines- liées aux mouvements migratoires, a ainsi été mis en lumière par les différents protagonistes du forum. Tout d'abord celle de ces familles de paysans de Méaudre (Isère) parties coloniser l'Algérie après 1848 -présentée par la Maison du Patrimoine de Villard de Lans sous forme d'exposition-. Il a également été question, à travers le témoignage du sénateur Jean Faure, de ces ruraux candides de vingt ans, projetés dans la guerre d'Algérie, à mille lieues du pays natal: « dimanche 28 juillet 1957. A 15 heures, à l'heure où en France, à Autrans, même les gens se promènent et apprécient la fraîcheur des sapins, je suis en observation avec mon FM pour couvrir les travaux d'un groupe de Kabyles¹⁹ ». Ces carnets, écrits dans le feu de l'action, montrent que si la brusque immersion en terre hostile est vécue comme un traumatisme par le soldat, le retour au pays des origines, au terme d'un exil de plusieurs mois, n'en est pas moins difficile, puisqu'il suppose un long temps de réadaptation²⁰. La média-

thèque La Halle de Pont-en-Royans a sondé la mémoire ouvrière de ce bourg industriel au moyen des portraits photographiques de Charles Fréger et ethnographiques de Jean-Yves Loude. Enfin, la Maison Pour Tous des Quatre Montagnes, le CPIE (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement) et le Parc du Vercors ont organisé à Autrans une soirée dédiée aux « Bergamasques du Vercors », agrémentée d'un repas à l'italienne. Pour la circonstance, des chercheurs franco-italiens ont présenté un ouvrage collectif coordonné par Antonio Carminati du *Centro studi valle Imagna*²¹. Le public nombreux a également pu écouter les polyphonies du chœur d'hommes Solorma, ainsi qu'une lecture de l'écrivain Robert Piccamiglio. Ce dernier, né d'un père bergamasque et d'une mère napolitaine, a proposé des extraits de *Bergame*, récit dans lequel le narrateur ramène le corps du père défunt à la terre natale : « *C'est l'automne. Novembre. On va s'engager sur une route serpentée qui monte délicatement. Plus tard on descendra dans la vallée. Avant il faut franchir des cols. Traverser entre les montagnes. L'immobilité nous observe. Avanti popolo ! Le père et moi sommes un peuple miniature à nous seuls* ²² ». On circule de nuit et, dans l'intimité de la « Ford intérieure », tandis qu'on traverse des villages endormis, on ouvre la valise des souvenirs : « *dans ma tête le bruit familier d'un train. Il s'approche. S'arrête en gare. On monte. Une visite aux grands parents quelque part en Lombardie. Un village perdu à flanc de montagnes. Il s'y accroche avec l'énergie du désespoir. Un village qui se dépeuple d'année en année. Qui se meurt lentement. Valle Brembale. La Costa. La mère dit que Val Brembana, c'est le genre de trou que Dieu, sitôt créé, avait oublié* »²³. Au côté du narrateur, on est pris dans une aventure qui mêle l'expérience du temps présent aux réminiscences du passé. Le poste de douane, surgissant soudain au détour de la route, sort le conducteur de sa rêverie :

« Une guérite. Les barrières sont relevées. Un signe. On peut y aller. Personne ne prend la peine de sortir. Nous arrêter. Exiger nos papiers. Nous demander où on va. Combien de temps on compte rester. Sauvés ! C'est quand même pas compliqué de passer d'un pays à l'autre. De la France à l'Italie. Je me retourne. Tout fier que je suis, je balance au père : - T'as eu raison de me faire confiance. J'ajoute : - Content d'être de retour au pays ? » Au-delà de la frontière géopolitique, père et fils franchissent à l'unisson bien des frontières symboliques. Pour Piccamiglio les formes de passage et d'ancrage, sont multiples. Ce qui compte en effet, ce n'est plus simplement le lieu d'où l'on vient, ni même l'héritage familial, mais les multiples liens tissés, dans le temps et l'espace d'une vie, avec un endroit, une personne ou un groupe social²⁴. L'individu ne serait donc plus nécessairement prisonnier de ses « racines » ou de son « ethnie ». Nancy Houston, canadienne installée en France, illustre à sa manière la complexité de cette construction identitaire : « Je suis française parce que je partage complètement l'existence des Français. Mais j'ai sur les souchistes ce petit avantage : je sais que « être français » est une identité parmi d'autres, la résultante de mille hasards géographiques et historiques »²⁵.

Le prétexte offert par le partage des mémoires du forum Traces, nous a permis de porter un nouveau regard sur l'immigration dans un monde rural qui n'est plus seulement perçu comme espace « conservatoire » mais également « conversatoire », pour reprendre un néologisme de Bernard Lubat, chantre d'une ruralité accueillante, fertilisée par la présence de l'Autre. Malgré certaines tensions du temps présent et l'exacerbation du réflexe sécuritaire par d'habiles manipulateurs d'opinion, il y aura toujours des personnes pour qui le mot hospitalité a un sens. Je pense notamment à cet éleveur du Trièves qui

m'avait confié avec son accent de Calabre : « si un beau matin je rencontre des réfugiés clandestins, je les planque ! »

(1) Marcel Detienne, *Comment être autochtone : Du pur Athénien au Français raciné*, éditions Le Seuil, 2003.

(2) Paul-André Rosental, *Les sentiers invisibles, Espace, familles et migrations dans la France du XIXe siècle*, éditions de l'EHESS, Paris, 1999 ; Laurence Fontaine, *Pouvoirs, identités et migrations, dans les hautes vallées des Alpes occidentales (XVIIe-XVIIIe siècle)*, PUG, Grenoble, 2003.

Anne-Marie Granet-Abisset, *La route réinventée. Les migrations des Queyrassins aux XIXe et XXe siècles*, Grenoble, PUG, 1994.

(3) *L'immigration dans les campagnes françaises (XIXe-XXe siècle)*, Odile Jacob, 2005, p. 9.

(4) Sébastien Jahan, *Le peuple de la forêt. Nomadisme ouvrier et identités dans la France du Centre-Ouest aux Temps Modernes*, PUR, Rennes, 2002.

(5) Claude Grignon, Jean Claude Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme en sociologie et littérature*, Gallimard, 1989.

(6) *Le Messager de Valence*, 12 juin 1901.

(7) Anne Radeff, « Montagnes, plat pays et «remues d'hommes» », in *Mobilité spatiale et frontières, Histoire des Alpes*, 1998/3, pp. 247-266.

(8) Michel Wullschlegler, *Le Vercors, forteresse ouverte*, éditions Le Dauphiné Libéré, 2004.

(9) Eric Thirault, « Franchir la crête : de l'histoire à la Préhistoire dans les Alpes occidentales », in *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire*. C. A. P. de Valence n° 2, 2005, p. 25.

(10) Gérard Noiriel, « L'immigration étrangère dans le monde rural pendant l'entre-deux-guerres », *Etudes Rurales*, 136, 1994, pp. 13-35.

(11) Ce mot pose la question du rapport à l'Autre, perçu, défini et parfois stigmatisé comme étranger. Ainsi, plusieurs conceptions de l'étranger, l'une « locale » (qui n'est pas du village), l'autre « nationale » et une troisième davantage « sociale » (le vagabond), se côtoient et s'interpénètrent, tant dans les représentations que dans l'action publique.

(12) Nicolas Abry, « De la rise à la ruse... Les bûcherons bergamasques et leurs représentations dans les Alpes du Nord », in *Migrations, marges et métiers, Le monde alpin et rhodanien*, 1-3/2000, pp. 119-132.

(13) Cité par Yole Manzoni, « L'esperienza migratoria : testimonianze e riflessioni », in *Carbonai e boscaioli. L'emigrazione bergamasca sulle alpi occidentali dal diciannovesimo al ventesimo secolo*, Centro Studi Valle Imagna, Bergamo, 2005, pp. 139-222.

(14) Yole Manzoni *D'Italie et de France*, P.U.G., Grenoble, 2001.

(15) Alexis Spire, « Un régime dérogatoire pour une immigration convoitée. Les politiques françaises et italienne d'immigration /émigration », in *Les Italiens en France depuis 1945*, PUR, Rennes, 2003, pp. 41-52.

(16) Yvan Gastaut, « Recruter et examiner les migrants : la mission de l'ONI de Milan d'après le médecin chef Deberdt (1953-1963) », *Les Italiens en France depuis 1945*, P. U. R., Rennes, 2003, pp. 55-64.

(17) C'est en essayant de démêler cet échec complexe que l'on peut retrouver le migrant dans son intégrité. Voir Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Le Seuil, 1999.

(18) Voir le film de Alberto Cima, *Il giardino di Lucia* (Centro Studi Valle Imagna, 2005), tourné dans le Trièves.

(19) *Au pays de la soif et de la peur. Carnets d'Algérie, 1957-1959*, Flammarion, Paris, 2001, p. 30.

(20) Voir Alfred Schütz, « L'homme qui rentre au pays », in *L'Etranger*, éditions Allia, Paris, 2003.

(21) *Carbonai e boscaioli. L'emigrazione bergamasca sulle alpi occidentali dal diciannovesimo al ventesimo secolo*, Centro Studi Valle Imagna, Bergamo, 2005.

(22) Robert Piccamiglio, *Bergame*, éditions du Rocher, 2003, p. 9

(23) *Ibid.*, p. 56.

(24) Voir Josette Debroux, « Les nouveaux venus du canton de Châtillon-en-Diois. Rencontre entre un territoire et des individus », *Regards Croisés sur l'agriculture en Vercors*, Parc du Vercors, 2003, pp. 240-253 ; Yannick Sencébé, « Etre ici, être d'ici. Formes d'appartenances dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française*, 34-2004, 1, pp. 23-29.

(25) *Nord Perdu*, éditions Actes Sud, 1999, p. 95.